

Si l'on voulait par jeu inventorier les adjectifs et substantifs les plus courants *d'Un soldat en déroute*, ceux qui en déterminent et en créent l'atmosphère, on verrait d'emblée surgir au fil des pages tout un lexique de cendres, de brume, de brouillard et de boue instaurant un paysage désolé, sans cesse défait, décomposé par les vapeurs et par les pluies, une glèbe si peu ferme, une terre si peu assurée d'elle-même que faute de pouvoir véritablement y marcher, on s'y traîne, on s'y enferme, on s'y enlise, on s'y engluie. Le paysage lui-même est en déroute si bien que ses chemins et ses horizons en dérive donnent au lecteur le sentiment de suivre et vivre en ce récit comme une apocalypse au ralenti.

Bien sûr, ni le paysage en dérive ni cette constante déliquescence des choses, des formes et des jours ne sont seuls responsables du climat singulier de ce livre. Ce sont surtout les deux personnages principaux, ces deux soldats errants et égotants en quête d'une compagnie, (dans tous les sens du mot) toujours insaisissables, perdus en un perpétuel no mans land, ce sont ces deux soldats, Brode et Janssens, qui illustrent le mieux, par leur désarroi quotidien, le chaos que crée toute guerre. D'ordinaire, dans les romans à caractère allégorique ou symbolique, il suffit d'un seul personnage pour représenter ou pour signifier l'Homme. Mais ici, l'Homme est double, si je puis dire, il est Brode et il est Janssens. La guerre - tout au moins la guerre conventionnelle, telle qu'elle se déroule en ce livre - pose toujours par principe une différence ou une opposition irréductible entre les adversaires et une union ou communion tout aussi irréductible au sein de chaque armée. En réalité - et ce livre le montre avec une belle, indéniable subtilité - la guerre passe aussi au sein de chaque camp et peut-être aussi de chaque combattant. Brode et Janssens sont aussi différents que peuvent l'être le printemps et l'automne, le nuage et le torrent, la timidité et la témérité. Mais justement il faut tous ces états, tous ces aspects pour constituer un homme digne de ce nom, capable d'affronter les situations extrêmes. Parce qu'elle contraint ces deux hommes non plus à vivre mais à survivre, la guerre décante en eux tous les comportements, raisonnements superficiels pour laisser place à la nudité et à la vérité des rapports essentiels. Si bien qu'à travers ces errances au cœur de ces no mans land successifs, c'est paradoxalement l'être humain qui l'emporte et s'impose face à l'être guerrier. Perdre le sens de ses actes devient plus grave ici que perdre simplement son sang.

Quant au sujet lui-même, cette guerre fluctuante, impersonnelle, presque anonyme où s'affrontent bataillons et escouades fantomatiques, est-il nécessaire de préciser qu'on y chercherait en vain la trace d'un quelconque héroïsme ? Pas de héros ici mais pas non plus d'anti-héros. Les deux soldats sont en-deçà ou au-delà de cette opposition. Ils ne sont ni des va-t'en guerre ni des insoumis. Non de simples soldats victimes d'une guerre absurde face à des bourreaux anonymes. Dérive, déroute et désertion. Ces trois termes pourraient suffire à donner le climat du livre, où la guerre apparaît à la fois imparable et absurde. Vers la fin de l'ouvrage, un passage très révélateur illustre cette antinomie et surtout cette agitation insensée, ces mouvements fébriles, ces va-et-vient irrationnels destinés en principe à surprendre ou à égarer l'adversaire mais où les intéressés sont les premiers à s'égarer dans la confusion générale des pièges et des positions. De chaque côté, on surprend la même effervescence de canons, de camions, d'ambulances, d'hôpitaux bondés, de sang coulant à flot. Chacun des adversaires se croit maître du jeu alors qu'il n'est à son insu que le double ou le reflet de l'autre.

*En face, de l'autre côté des collines, d'autres hordes se livraient au même labeur. Là-bas aussi, il y avait des canons chauffés à blanc ; les mêmes clairons avaient le Pouvoir de mettre en mouvement des colonnes de soldats grisâtres et, dans les hôpitaux surmontés de croix rouges, d'identiques médecins coupaient le même volume de bras et de jambes et recueillaient dans des seaux d'émail des rivières de sang. Les deux parties calquaient leurs gestes les uns sur les autres et, bien entendu, il était ridicule et même un peu indécent de songer à cette comédie où deux hommes, séparés par un miroir imaginaire, s'ingénient à accomplir des gestes identiques.*

On comprend, à cette seule lecture, la justesse, mais aussi l'ironie de l'expression utilisée par les états-majors pour désigner le lieu des affrontements, à savoir le théâtre des opérations. Oui, c'est bien de théâtre qu'il s'agit, dans ce cas précis, mais d'un théâtre dont le but conscient ou inconscient n'est nullement de produire un dénouement bien fait mais au contraire, comme le dit l'auteur, de perfectionner « l'organisation du désastre ».

Dans cette folle mécanique, ce grand remuement de batailles et de bataillons et dans le voyage infernal de Brode et de Janssens, projetés l'un et l'autre dans les coulisses du fameux théâtre des opérations, en une complicité hasardeuse et poignante, apparaît sur leur route une figure d'amour, une jeune villageoise esseulée, une Aline au cœur tendre et au corps généreux. La plus simple, peut-être, en tout cas la plus nette des silhouettes qui peuplent ce livre. La seule en tout cas, en ce théâtre sans génie où chacun joue le rôle d'un figurant involontaire, qui apporte le réconfort de sa chair généreuse et, à Brode en particulier, l'incalculable, inaliénable don de ses tendresses passagères.

Jacques Lacarrière

Préface à *Un soldat en déroute*, de Gilles Lapouge, éditions Du Rocher (Collection Prince Pierre de Monaco), 1996